

Journal de guerre (extraits)

Par Miklós Radnóti

Traduit du hongrois par Anatoly Orlovsky

Háborús napló

1. Hétfő este

Immár a félelem sokszor sziven érint
és néha messzi hír csak néked a világ;
egyre régiebb emlékként őrzik gyermeki
korod a régi fák.

Gyanakvó reggelek s vészes esték között,
háborúk közt élted le életed felét
s most is ellened hajló szuronyok csúcsán
villog a rend feléd.

Még álmaidban néha fölötlik a táj,
verseid hona, hol szabadság illan át
a réteken és reggel, ha ébredsz, hozod
magaddal illatát.

Ritkán, ha dolgozol, félig és félve ülsz
asztalodnál. S mintha élnél lágy iszapban,
tollal ékes kezed súlyosan mozdul és
mindig komorabban.

A világ új háborúba fordul, éhes
felhő falja föl egén az enyhe kéket,
s ahogy borul, úgy féltve átkarol s zokog
fiatal feleséged.

3. Fáradt délután

Az ablakon haldokló darázs repül be,
alvó asszonyom álmában beszél,
a barnuló felhők széleire fehér
fodrokat fú a gyöngye szél.

Miről beszélhetek? tél jön, s háború jön;
történ heverek majd, senkise lát;
férges föld fekszik szájamban és szememben
s testem gyökerek verik át.

*

Ó, ringó délután, adj nyugalmat,
lefekszem én is, később dolgozom.
Napod fénye már a bokrokon lóg.
s amott az este jő a dombokon.

Felhőt öltek, vére hull az égen,
lenn, parázsló levelek tövében
ülnek a borszagú, sárga bogyók.

4. Esteledik

A síkos égen ereszkedik a nap,
korán jön végig az úton az este.
Jöttét az éles hold hiába leste:
ködöcskéék hullanak.

Ébred a sövény, fáradt vándorba kap,
az este a fák ága között forog
és egyre dong, míg épülnek e sorok
s egymásra hajlanak.

Csendes szobámba rémült mókus pattan
és itt két hatodfeles jambust szalad.
Faltól ablakig, egy barna pillanat
s eltűnik nyomtalan.

A röpke béke véle tünt; hallgatag
férges másznak szét a messzi réteken
és lassan szerterággják a végtelen
sört fekvő holtakat.

Journal de guerre

1. Lundi soir

Ces jours-ci les nouvelles lointaines dissolvent le monde
et font souvent bondir ton cœur – mais
tous les arbres d’antan gardent tes secrets d’enfance
dans leurs anneaux de mémoire qui s’élargissent.

Entre les matins méfiants et les nuits funestes
tu as passé la moitié de ta vie parmi les guerres.
Et de nouveau, sur les pointes des baïonnettes
qui brillent, l’ordre avance vers toi.

Dans certains rêves te vient la terre chérie
de poésie, où le parfum de la liberté s’élève
au-dessus de prés, et le matin, au réveil, tu portes
encore ce parfum sur toi.

Mais si, rarement, tu oses écrire à demi-assis
dans ton fauteuil, une fange grise et craintive te retient.
Ornée de la plume qu’elle tient, ta main avance à peine,
chaque jour plus accablée.

Vois la marée des nuages : vorace, la nuée tonnante
de la guerre dévore le bleu doux du ciel.
Ses tendres bras protecteurs autour de toi,
ta jeune mariée sanglote d’angoisse.

3. Après-midi lasse

Une guêpe mourante se faufile par la fenêtre.
Ma femme parle bas dans son sommeil.
Les nuages virent au brun. Une brise légère
ride leurs bords blancs.

Que puis-je dire ? L’hiver arrive, la guerre arrive ;
je vais gésir, brisé, vu de personne ;
ma bouche, mes yeux se rempliront de terre vermoulue
et les racines transperceront mon corps.

*

Ô balancement tranquille de l’après-midi, donne-moi la paix –
je vais m’étendre aussi, je travaillerai plus tard.
La lueur de ton soleil est déjà suspendue aux haies
et le soir là-bas descend sur les collines.

Ils ont tué un nuage, son sang tombe dans le ciel ;
en bas, parmi les feuilles fumantes,
vivent les baies jaunes fleurant le vin.

4. À l'approche du soir

Le soleil chute dans le ciel glissant
le soir arrive tôt sur la route.
En vain la lune tranchante est apparue :
le brouillard tombe.

La haie s'éveille, saisit le vagabond lasse,
le soir tournoie entre les branches des arbres
et retentit toujours plus fort tandis que ces lignes se construisent
et se penchent l'une sur l'autre.

Un écureuil pris de frousse saute dans ma chambre tranquille
et voici que filent deux hexamètres iambiques.
Du mur à la fenêtre, un brun instant –
aussitôt disparu sans traces.

La paix fugace s'évanouit avec lui. Silencieux,
les vers de terre rampent à travers les prés lointains
et mâchent petit à petit les infinies
rangées jonchées de morts.

1935-1936

Notice biographique

L'un de poètes hongrois les plus essentiels du 20^e siècle, **Miklós Radnóti** (1909-1944), d'origine juive, a été fusillé par les SS, avec ses derniers poèmes sur lui, dans sa poche, au moment de son exécution (la dernière strophe du texte précédent, « l'europe de l'est est une fosse de mort... » de Liouba Yakimtchouk, y fait référence). Proche du cercle littéraire des « urbains » dans les années 1930, Radnóti publie dans la revue *Szép Szó* (Beau mot) dirigée par le grand poète engagé Attila József, puis remporte le prix Baumgarten en 1936 pour le recueil *Járkálj csak, halálraitélt!* (Marche, condamné à mort!). Antifasciste et ami des ouvriers, à l'instar de Attila József, Radnóti est aussi immergé dans une quête spirituelle, catalysée par son mentor de jeunesse, le poète chrétien Sándor Sík, et qui le mènera à la conversion au catholicisme en pleine guerre mondiale, en 1943, un an avant son enrôlement forcé par les nazis dans le Service du Travail des Juifs.